

[...]

La culture japonaise me dérouté souvent, m'agace parfois, ne cesse de me fasciner. Elle m'interroge. Bien qu'elle ait fait l'objet d'une pléiade d'ouvrages sociologiques et de guides pratiques, il est impossible de la cerner. Ses facettes sont si contrastées qu'elles désarçonnent l'étranger, ce dernier éprouvant l'impression de baigner dans un contexte social flou et insaisissable. Au pays du minimalisme, les concepts n'ont jamais de contours nets ; ils n'opposent aucune arête vive, ils ne présentent aucune aspérité. Tout glisse dans une ambiance impénétrable. Sur cette terre façonnée par l'instabilité, rien n'est figé. Les principes s'émancipent de la morale, les points de vue fluctuent, la même personne peut paraître se contredire d'un instant à l'autre.

Pour autant, il serait injuste de taxer les Japonais d'incohérence. Leur succès matériel et technologique atteste du contraire. La différence n'est donc pas dans un décalage de la raison. Elle réside plutôt dans une certaine ondoyance de comportement, en regard de la franchise telle que nous l'entendons en occident. Elle semble surtout reposer dans la prégnance du contexte : selon les circonstances, des réponses variables pourront être apportées, par une même personne, face aux mêmes questions. Souplesse et flexibilité caractérisent les constructions de l'esprit, autant que les gratte-ciel de Tokyo qui se plient aux plus fortes secousses de l'échelle de Richter.

Le flou que je perçois dans les relations humaines au Japon n'est pas délibérément entretenu en tant que recours argumentaire en vue de dénis futurs. Il ne relève pas de la dissimulation ou d'une tromperie délibérée. Il exprime plutôt un niveau aigu de politesse. Puisqu'il est inconcevable de contredire quelqu'un, hors du cadre intime ou familial. Mieux vaut se taire. Le summum de la politesse, c'est l'effacement.

Au demeurant, il m'arrive de penser que cette aptitude à gommer les traces permet à ce peuple de se relever d'un anéantissement tel que le séisme de Kobé en 1995 ou le tsunami de 2011. Non que les survivants et les endeuillés aient oublié. Plutôt parce qu'ils savent que cela ne sert à rien de ressasser, et qu'ils doivent le plus possible garder leur dignité face à la société.

Il faut dire que la précarité de la vie est si grande, sur cette terre vibrante ! Du fait de l'habitat en bois, si approprié pour encaisser les secousses, mais où les incendies sont fréquents. Nous en avons connu plusieurs. Comme après chaque catastrophe, personne ne pleurait, ou presque. On pensait de suite à reconstruire. Face à de telles prouesses de résilience, comme la plupart des Occidentaux j'admire l'entité incroyablement forte du peuple japonais.

Un proverbe dit ici « Le clou qui dépasse appelle le marteau ». Le Japonais doit se fondre modestement dans la vie collective. Ne pas se faire remarquer, ne pas s'affirmer en tant qu'individu. Une notion que l'angoisse constituée par le *Taijin Kyofusho*¹ traduit bien : n'offenser personne, ne pas gêner les autres par un sourire incongru, une odeur corporelle, un regard inapproprié. La société doit rester un ensemble où tout est lié. Un monde dans lequel chacun se sent solidaire, à sa place. Jusqu'à développer secrètement des angoisses intimes, par

¹ Littéralement : anxiété interpersonnelle.

crainte de se singulariser. Ici, le suicide (quatrième taux mondial) est la forme extrême de l'effacement social.

La légèreté de l'emprise des hommes sur le sol japonais est une caractéristique forte de cette civilisation. À l'image des maisons traditionnelles sans fondations, comme flottant au-dessus de la terre. Malgré la redoutable mutation introduite par l'ère nucléaire, elle demeure dans les esprits. Forcément, l'incertitude que cela génère est déstabilisatrice, pour les intéressés et tout autant pour les observateurs que nous sommes.

Le langage des gestes, tout aussi minimaliste que celui de la communication orale, est un autre facteur de la difficulté que l'on éprouve à cerner les contours de l'âme japonaise. Les pas sont feutrés, le coulissement des *tobira*² n'émet qu'un léger feulement, les mouvements des bras sont contenus, on ne fixe jamais le regard de son interlocuteur. Épaisseur du silence... Étrange paradoxe dans un pays réputé pour la finesse de ses *shōji*, à travers lesquels les sons s'expriment librement. Ou bien, peut-être est-ce la finesse de ces cloisons qui a inculqué l'absolue nécessité sociale de se mesurer, de se retenir ?

Mesure et retenue ne sont pas les meilleurs mots pour traduire les relations entre Japonais. Rapportés à nos modes de vie, ils sont réducteurs. Ils n'accordent pas au mode de communication japonais les caractéristiques uniques et exceptionnelles qu'il mérite. Je devrais plutôt employer le mot « écoute ». Ceux qui ont pratiqué la méditation connaissent la façon quasiment télépathique avec laquelle on peut partager ses émotions par le seul échange subtil entre deux présences. Conversation pas si muette que cela, car la langue des gestes et attitudes, pourtant empreinte de minimalisme, est puissante dans le registre relationnel. Les Japonais atteignent là un très haut niveau d'intuition, qui contribue pour beaucoup à la vanité de nos efforts pour les comprendre. Communiquer est pour eux une figure sociale, plus qu'un acte individuel. Nous nous fourvoyons peut-être lorsque nous ne percevons là que la marque d'une extrême politesse. Oui, vraiment, le Japon est un monde flottant. L'instant passe. Les vibrations humaines sont subtiles, aussi brèves qu'une secousse tellurique. Les battements de cils de la sensibilité refoulée génèrent des images mentales toujours décalées.

Aux yeux de l'Occidentale que je suis, leur superposition forme un kaléidoscope en mouvement permanent. Les contours de ces sentiments varient d'un instant à un autre. De fait, rien n'est absolu. Les relations humaines échappent à la rationalité occidentale. Elles sont rétives à toute tentative de classification. La langue exprime bien cela : le *rigai no ri*³. Probablement ce faisceau d'impressions génère-t-il le sentiment de flou dont – comme tant d'autres occidentaux – je ne peux me départir, après quarante-cinq ans vécus dans ce pays.

[...]

² Portes traditionnelles.

³ Littéralement : la raison au-delà de la raison.